

Certes, la cérémonie de l'après-midi avait été fort belle. Les vastes nefs de Notre-Dame suffisaient à peine pour contenir les vaillantes phalanges de nos ouvrières. Et, nous venons de le voir, elles ont pu emporter, chacune, à leur foyer, à leur usine ou à leur bureau, des conseils aussi précieux qu'autorisés. La réunion des hommes, le soir, fut encore, s'il était possible, plus imposante. D'ailleurs, une assemblée d'hommes, par elle-même, a quelque chose de plus saisissant. Plus que la femme, au point de vue social et pour les choses du travail, l'homme a charge d'âmes. On le sent bien, souvent, à son attitude. Personne de ceux qui ont l'habitude des foules ne me démentira. D'ailleurs non seulement les nefs étaient remplies, mais les jubés, ce soir-là, à Notre-Dame, étaient pleins et archipeins.

M. l'abbé Mayrand, professeur au séminaire de Nicolet, cette vénérable maison d'éducation — dont on a fait le centenaire il y a dix ans — à laquelle notre province et notre pays doivent tant d'hommes de pensée et d'action, avait été chargé d'haranguer notre peuple d'ouvriers. Il le fit avec une large hauteur de vue, et avec un succès auquel, après tout le monde, je suis heureux de rendre hommage.

Jésus, expose-t-il d'abord, dans son sermon sur la montagne, a recommandé à tous de chercher avant tout le royaume de Dieu, ajoutant que le reste nous serait donné par surcroît. Mais qu'on ne s'y trompe pas. En aucune façon le Divin Maître ne voulait par là amoindrir la valeur de la sainte loi du travail. Il coordonnait les choses tout simplement. Le travail n'est pas une fin... La fin comme le principe de toutes choses, c'est Dieu et son éternité; le travail, lui, c'est le moyen de tendre à la fin. C'est dire, philosophiquement, que tout travail doit tendre à Dieu, être offert à Dieu et mener à Dieu : le travail individuel et le travail associé, le travail isolé et le travail coalisé. Et ce fut là, en deux points, tout le discours